

rasins prirent la fuite, et Roland les poursuivit en les massacrant; il tua même Marsile.

Mais ses cent compagnons avaient péri : lui-même avait tout le corps brisé. Cependant Charles, ne sachant rien de cette trahison, continuait sa route. Roland, blessé et inquiet, atteignit un rocher de marbre qui s'élevait dans le pré de Roncevaux. Tirant alors du fourreau Durandal, sa redoutable épée, qui ne se serait brisée pour aucun coup, il s'écria, en la tenant à deux mains : « O très-belle épée, épée toujours luisante, de longueur
« et de largeur convenables, de forte trempe, très-blanche par ta poignée
« d'ivoire, très-resplendissante par ta croix d'or, ornée de très-brillantes
« lettres sculptées du grand nom de Dieu, A et Q, redoutable par ta pointe
« aiguë, entourée de la vertu de Dieu, quel usage sera-t-il fait désormais
« mais de ta vertu ? Qui désormais te possédera ? En quelles mains tombera-
« ras-tu ? Celui qui l'aura ne sera pas vaincu ; ses ennemis ne l'effrayeront
« pas ; mais il sera toujours défendu par Dieu, toujours entouré de l'assistance divine. Par toi les Sarrasins seront détruits ; par toi tombera la
« race perfide ; par toi sera exaltée la loi du Christ, et la louange et la
« gloire de Dieu seront célébrées dans le monde entier. Que de fois j'ai vengé
« par toi le sang du Christ ? Par toi combien j'ai détruit de Juifs et de
« Sarrasins ! »

Après ces lamentations, craignant que son épée ne tombât dans les mains des Sarrasins, il en frappa le rocher de marbre, et, répétant le coup par trois fois, il essaya de la briser, mais en vain. Il fendit même en deux parts cette masse solide, depuis le haut jusqu'en bas, sans que le fil de la lame fût seulement émoussé.

Roland se mit à sonner de son cor, qui retentit comme le tonnerre, pour rallier auprès de lui les quelques chrétiens qui s'étaient réfugiés dans les bois par crainte des Sarrasins, ou pour rappeler les autres, qui déjà avaient passé les défilés, afin qu'ils fussent présents à ses funérailles, reçussent son épée et son cheval, puis continuassent de poursuivre les Sarrasins. Telle fut la force avec laquelle Roland, en ce moment suprême, souffla dans sa trompe d'ivoire, qu'elle éclata par le milieu, et que lui-même se rompit les veines et les nerfs du cou. Le son en fut porté par l'ange jusqu'aux oreilles de Charles, qui se trouvait campé dans une vallée vers la Gascogne, à quatre milles loin de Roland. Le roi voulait courir aussitôt à son secours ; mais il en fut dissuadé par Ganelon, qui, connaissant trop bien les souffrances qu'endurait le guerrier, dit à Charles que Roland avait coutume, pour les moindres choses, de sonner du cor toute la journée ; qu'il n'avait pas besoin d'aide pour le moment, et qu'il sonnait sans doute en chassant dans les forêts. O trahison à comparer à celle de Judas ! Le malheureux Roland gisait sur l'herbe, aspirant après une goutte d'eau pour apaiser sa soif ardente. Il fit signe à Baudouin, qui survint en ce moment, de lui en procurer ; mais il en chercha de tous côtés sans en trouver, et voyant Roland près d'expirer, il le bénit ; puis, dans la crainte de tomber entre les mains des Sarrasins, il monta sur son cheval, et il s'élança du côté de l'armée de Charles.

A peine fut-il parti, que Théderic arriva et se mit à verser des larmes